4 + 4 + 4, il pourrait bien, lui aussi, user de ce rythme. Il a bien fait et l'*épigramme grecque* suivante en est la preuve. Jamais le poète ne fut mieux ni plus délicatement inspiré. Qui chercherait à se plaindre de la nouveauté du rythme, en lisant ces vers :

O Doricha, | fleur de l'Hadès, | ton corps si tendre,
 Que Cypris même | eût jaloué | n'est plus que cendre !
 Et la tunique diaphane, et ses tiédeurs
 Qui dans les airs semblaient répandre les ardeurs ;
 Et le flot d'or ambrosien des molles tresses,
 Où donc sont-ils ? Tes longs regards, lourds de caresses,
 Comme un poison s'insinuant jusques au cœur,
 Au fond des os ne verseront plus la langueur.
 Tes flancs polis ont échangé le lit superbe
 Pour l'humus noir et destructeur, et la folle herbe,
 Fille des vents, souille et disjoint le blanc paros,
 Qu'à ta mémoire a ciselé Scopas d'Imbros.
 Mais vainement à dévorer le temps s'obstine,
 Sa dent ne peut rien sur tes vers, Sapho divine (20).

Reste la troisième coupe (3 + 6 + 3). La pièce intitulée *Aprilis* nous donne un exemple de ce rythme.

La saison | des renoncules d'or, | la saison
 Qui transfor | me en scintillant écri | le gazon,
 Reparaît, les yeux baignés d'amour, elle éveille
 La fourmi, dans ses greniers blottie, et l'abeille
 Attendant, sous l'abri tiède et clos, le moment
 Où la fleur, dont le bouton hâtif pointe à peine,
 Va s'unir, alourdie et pâmée, à l'amant.
 Le dieu Pan, chéri de chevriers, dieu charmant,
 Dieu léger, descend des monts neigeux ; il ramène
 Tous ces dons, la grâce et le souci du domaine :

(20) Voyez aussi *Pauca Paucis*, p. 295 (*Aurea Carmina*), xxiv.